

ensuite par les opinions des philosophes que les jeunes Romains allaient déjà étudier à Athènes. Le jour même où Virgile prit la robe virile à Milan, Lucrèce mourut, qui, dans son poème, avail raillé, avec l'ironie d'un moderne, l'intervention des Dieux dans les choses de ce monde :

Neve aliqua divùm volvi ratione putemus.

.

Nequaquam nobis divinitus esse paratam

Naturam rerum (1).

Cette philosophie d'Epicure qui plaçait dans les sens toute l'autorité scientifique, toute la règle morale, convenait parfaitement aux esprits lourds et positifs des Romains, elle semblait leur apporter à la fois une consécration et un raffinement nécessaires; cependant elle ne satisfaisait point entièrement leur naturel qui les entraînait vers des croyances plus pesantes encore et à la fois plus fougueuses. Le paganisme chancelant cherchait à se recruter, en Egypte et en Asie, où la matière avait été divinisée sous mille formes splendides. La cupidité et la débauche avaient été intronisées dans Rome avec tous ces dieux venus d'Orient; la subtilité des vaines discussions, autre peste plus dangereuse, y avait été apportée par les déclamateurs de la Grèce, cette progéniture inextinguible des sophistes. La dissolution s'attaquait ainsi, à la fois, au corps, à l'ame, à l'esprit; la grandeur romaine tombait en putréfaction au comble même de sa puissance. Les temps étaient consommés; le Christianisme était devenu nécessaire pour fermer l'ulcère du monde, il allait paraître; mais loin de l'attendre dans les prières, Rome noyait tout respect, toute croyance dans ses inquiètes saturnales; et c'était dans la troupe des pourceaux d'Epicure que se pressaient et

(1) De natura, lib. V.